

## L'Autre méchant

« Mais veuille étendre ta main, touche à ses os et à sa chair, je parie qu'il te maudira en face. Alors le Seigneur dit à l'adversaire : soit ! Il est en ton pouvoir ; respecte seulement sa vie. » (2/5-6)

Voilà qui résonne comme un appel à la torture. L'adversaire, Satan, a réussi à convaincre Dieu d'éprouver Job en le frappant dans son corps. Ainsi commence pour Job un enfer sans espoir et ses cris résonnent encore jusqu'à nos oreilles, portant avec eux le mystère et le scandale d'une souffrance absolue et sans raison.

La souffrance, la misère, l'injustice, les malheurs immérités, que Job incarne, sont un scandale pour la raison lorsqu'elle se confronte à la foi. La raison ne peut se contenter de la référence à l'amour divin en réponse à la douleur car Dieu est aussi la cause de cette douleur. La théologie et la philosophie se sont emparées de cette aporie et se sont acharnées à réfuter la contradiction entre la présence du mal et l'infinie bonté de Dieu. Mon propos ne sera pas de nous engager dans cette théodicée, débat sans fin, tant l'excès de la douleur de Job fait abîme pour la raison. Je ne chercherai pas à rendre plus claire la question et j'accepte de me laisser troubler par ce qui entame irrémédiablement l'amour de Dieu.

Faut-il pour autant dire que Dieu est méchant ? Job lui-même est saisi d'un doute. Dans son troisième poème, il apostrophe Dieu ainsi : « Aurais-tu des yeux de chair, serait-ce à vue d'homme que tu vois ? Est-ce la durée d'un mortel que la tienne et tes années sont-elles celles d'un humain pour que tu cherches mon crime ? ... » (10/4-5)

Dieu n'énonçant pas ses griefs à l'égard de Job, celui-ci en cherche désespérément la raison, ne saisissant pas comment on pourrait rencontrer en Dieu quelque chose de l'infamie. Disons avec Philippe Nemo dans son livre *Job et l'excès du mal* : « Ce serait la seule explication à la méchanceté de Dieu : que Dieu ... fut un homme. »

Dieu ne peut pas être un inquisiteur. Il ne peut y avoir en lui ni méchanceté, ni miséricorde. Ce que Job pressent ici, c'est la dissymétrie de Dieu. Il l'énonce autrement dans son 19<sup>e</sup> poème : « Même s'il était vrai que j'ai erré, mon erreur ne regarderait que moi. » Dans la traduction de Chouraqui cela donne : « Si même je me suis égaré, mon égarement nuite en moi. »

Si Dieu a une intention, elle n'est pas liée à une faute supposée de Job, elle est à décrypter ici et maintenant dans ce que dit Job. La souffrance de Job, dans son insupportable excès n'est pas la conséquence d'une punition, et ne s'origine pas dans une volonté de lui faire payer quelque chose.

L'excès lui-même est très certainement lié à l'incommensurabilité de l'abîme qui sépare Job de son Dieu.

Il nous faudrait maintenant trouver les coordonnées de cette dissymétrie ailleurs que dans une perspective théologique.

Satan, l'adversaire, celui qui en connaît un bout sur la faiblesse des hommes – et qui parvient à fléchir la détermination de Dieu de ne pas faire souffrir Job dans son corps –

nous met peut-être sur la voie de quelque chose. Ce qu'il dit à Dieu, c'est que la sainteté d'un homme, son adhésion à la loi morale, sa détermination à s'y conformer, s'arrête là où commence les menaces sur son corps ; la moralité d'un homme ne résisterait pas à la douleur, encore moins à la menace sur sa vie.

Kant aura une toute autre perspective : la jouissance de la vie ne peut être le guide de l'action des hommes, seulement « la majesté du devoir ». Nous reviendrons un peu plus tard sur l'impératif catégorique et l'absolue rigueur de la loi morale.

Pour la question qui nous occupe, Kant est une aide précieuse ; pour lui la raison pratique c'est la voix de Dieu, celle qui se fait entendre dans l'impératif catégorique. Il écrit aussi : « Le concept de Dieu est l'idée d'un être moral, qui, comme tel, juge et commande universellement. »

C'est à cette voix et à cet impératif, que, pour Kant, Job est confronté. Nous pouvons renvoyer les amis de Job à leur théodicée raisonnée, qui produit une morale de la soumission et de l'aveu.

Job est dans une théodicée authentique, il est un personnage kantien par sa détermination à laisser dicter sa conduite par la loi morale, en toute rigueur, en dehors de tout désir de plaire à Dieu.

La rigueur est au rendez-vous, la douleur aussi.

Kant nous le rappelle dans *Critique de la raison pratique* ; toute proportion gardée en regard de l'excès qui frappe Job, retenons quand même ce que dit Kant : « Par conséquent, nous pouvons voir à priori que la loi morale, comme principe déterminant de la volonté, doit, parce qu'elle porte préjudice à tous nos penchants, produire un sentiment qui peut être nommé de la douleur. »

Dans le même texte, il nous dit : « Mais l'amour de Dieu est impossible comme penchant (comme amour pathologique) car Dieu n'est pas un objet des sens. »

A partir de cette affirmation nous pouvons avoir une idée de la dissymétrie à laquelle est confronté Job.

Mais continuons notre réflexion. La remarque de Kant sur la douleur et la loi morale se trouve citée dans le séminaire de Lacan *L'Éthique* (p. 97). Il y énonce ce qui s'affirmera dans *Kant avec Sade* texte de 1962 paru dans les *Écrits*.

Voilà, tout d'abord, ce qu'il dit dans *L'Éthique* : « Si l'on élimine de la morale tout élément de sentiment (référence à l'impératif catégorique de Kant) si l'on nous retire, si l'on invalide, tout guide qui soit dans notre sentiment, à l'extrême le monde sadiste est concevable – même s'il en est l'envers et la caricature – comme un des accomplissements possibles du monde gouverné par une éthique radicale, par l'éthique kantienne telle qu'elle s'écrit en 1788. »

Et aussi : « En somme Kant est de l'avis de Sade. Car, pour atteindre absolument *das Ding*, pour ouvrir toutes les vannes du désir, qu'est-ce que Sade nous montre à l'horizon ? Essentiellement, la douleur. »

Ce rapprochement entre la dureté de la morale sous les modalités de l'impératif catégorique avec l'impératif de jouissance énoncé par Sade répond à une logique

rigoureuse dont nous déclinons un des aspects ultérieurement. Mais pour l'heure, disons qu'il y a des échos avec la situation de Job qui ne peut s'extraire de la rigueur de la volonté divine et qui est broyé par une douleur infinie.

Et peut-être, dans la référence à Sade, pourrions-nous trouver le méchant que nous cherchons !

Comment Lacan énonce-t-il la maxime sadienne : « J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et ce droit, je l'exercerai, sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que j'aie le goût d'y assouvir. »

Arrêtons-nous un instant sur cette maxime. Lacan nous invite à considérer qu'elle n'ouvre à aucune réciprocité. Il ne s'agit pas d'un scénario dans lequel chacun trouverait le compte de sa propre jouissance. Pas de réciprocité masochiste dans le retournement d'une pratique sadique. Ici, la dissymétrie entre le bourreau et la victime est absolue.

Ensuite, il s'agit bien d'une loi universelle qui fait injonction : aucun pathos ne préside à sa mise en œuvre ; même la haine est absente du dispositif. En passant outre l'horreur qu'évoque ce qui se propose, il est indéniable que Sade propose une loi universelle et morale au sens kantien du terme dans la mesure où elle ne se réfère à rien d'autre qu'à elle-même. Cette maxime, honni soit qui mal y pense, est conforme à la forme de la loi morale.

La maxime sadienne et la loi morale, toutes deux mettent en évidence la division du sujet.

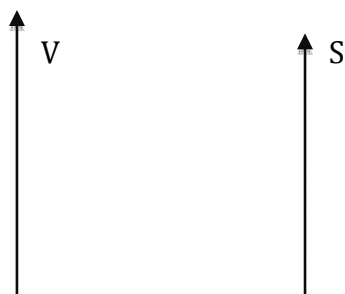
Lisons Lacan : « Certes ces deux impératifs entre quoi peut être tendue, jusqu'au brisement de la vie, l'expérience morale, nous sont dans le paradoxe sadien imposés comme à l'Autre, et non comme à nous-mêmes. Mais ce n'est là distance que de premier abord, car de façon latente l'impératif moral n'en fait pas moins, puisque c'est de l'autre que son commandement nous requiert » *Ecrits p.770*

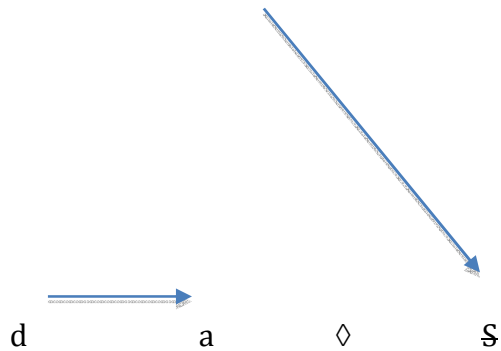
Cependant cette refente n'est pas évidente dans la loi morale, escamotée qu'elle est par l'autonomie du sujet ; « En quoi la maxime sadienne est, de se prononcer de la bouche de l'Autre, plus honnête qu'à faire appel à la voix du dedans, puisqu'elle démasque la refente, escamotée à l'ordinaire, du sujet. » *id.*

Avec la division subjective, une chose nouvelle est mise en scène. La loi morale n'a pas d'autre objet qu'elle-même. Elle est sa propre fin. Pas d'autre visée que sa mise en œuvre, et certainement pas la douleur !

Par contre, la maxime sadienne a une visée de jouissance et si les exactions commises sur le corps de l'autre rencontraient l'indifférence et non la douleur et l'effroi, elle en deviendrait dérisoire, et c'est peu dire.

Cet effroi est au service d'une cause, celle d'un sujet qui, pour escamoter sa division la fait porter toute entière à un autre en se faisant l'objet instrumentalisé d'une volonté de jouissance. C'est l'objet qui revient sur la scène. Il est ce qui initie la refente du sujet.





La relation du bourreau à sa victime se construit selon le schéma ci-dessus.

Le bourreau, dont le désir s'écrit d, vient en a, objet dans le fantasme ; il est la voix d'une volonté absolue de jouissance V. La victime S porte tout le poids de la division dans sa douleur. Le trajet des flèches indique un calcul visant, à partir de la volonté de jouissance V de viser un sujet S, pur sujet du plaisir, sujet plein. Le sujet S, séparé de S qui est la douleur, la plainte, incarnerait le pur sujet de jouissance, le mal en somme parce que jouissance pure.

La victime S-écartelée entre la soumission à l'impératif de jouissance et le refus de la douleur, s'évanouit, au moment où S pur sujet de jouissance pourrait surgir.

La ligne du bas qui va de a à S en passant par ◇ écrit le fantasme, le scénario dans lequel le parlêtre doit s'inscrire pour qu'un minimum de sens, même à son insu, le tienne face au rien et/ou à l'impensable de la jouissance.

Sade subvertit ce scénario, il y opère un forçage pour qu'au-delà de la victime divisée/déchirée entre corps et parole se restaure un sujet non divisé. Le crime perpétré dans ce scénario est à la mesure de l'enjeu.

C'est ici que je voudrais revenir à Job, pour dire qu'il est comme la victime sadienne divisé entre corps et parole dans un « que me veux-tu ? » désespéré.

L'acceptation par Dieu de l'atteinte corporelle dans la mise à l'épreuve de Job, nous dit que la division du sujet est dans le rapport qu'il entretient avec son corps vivant, pour autant que la parole l'en exile.

J'avais annoncé que je ne prendrais pas le chemin de la théodicée. En effet, la théologie classique transforme ce long poème douloureux en questions spéculatives qui traditionnellement tournent autour de la rétribution (quand l'homme est-il récompensé ?) la justification (quelle faute ai-je commise ?) et la prédestination (pourquoi moi ?).

Ernest Renan écrit dans *Le livre de Job* : « Jamais la position si éminemment poétique de l'homme en ce monde, sa mystérieuse lutte contre une force ennemie qu'il ne voit pas, ses alternatives également justifiées de soumission et de révolte, n'ont inspiré une plainte si éloquente. »

Car Job incarne ce qu'il y a de plus humain dans l'humanité et la souffrance qu'il traverse porte un nom : l'angoisse. Ici je suivrai Philippe Nemo dans son analyse.

Job est au-delà d'une douleur qui pourrait être réparée par de la compassion. Ce qui pourrait être réparé par la consolation, l'effort, la pénitence, la solidarité ne s'appelle pas le mal.

Ses amis, ceux qui le conseillent, sont dans le monde ; ils interprètent le mal qui frappe Job comme un phénomène limité qui peut céder devant l'intervention des hommes ou partir de lui-même. Dans le fond, Job pourrait s'en sortir s'il faisait un petit effort :

« Si toi tu cherches Dieu,  
Si tu supplies le puissant,  
Si tu es honnête et droit,  
Alors, Il veillera sur toi  
Et te restaurera dans ta justice ? » (8/5-6)

Peut-être même est-il un peu coupable !

« Vraiment ta méchanceté est grande,  
il n'y a pas de limites à tes crimes,  
tu prenais sans motif des gages à tes frères,  
tu les dépouillais de leurs vêtements  
jusqu'à les mettre nus. » (22/5- 6-7)

Ceux-là ont oublié ou ne veulent pas savoir que le monde peut faire défaut. Ils raisonnent comme si le mal était un phénomène marginal et que l'ordre du monde n'est globalement pas en cause. Dieu, créateur de toutes choses ne peut être à l'origine d'un désordre. Dieu et du côté de la puissance et du savoir. Les trois amis aiment Dieu pour son savoir et cet amour fait obstacle à la vérité, une vérité qui n'est pas l'affirmation positive d'une certitude mais la possibilité que plus rien ne puisse soutenir le monde. Le savoir suscite l'amour pas le désir. Job, lui, opère un forçage vers le désir en interpellant Dieu sur ce qu'il lui veut. Et c'est l'angoisse qui surgit.

Le mal auquel Job s'affronte excède le monde : « L'excès du mal, en définitive, consiste en ceci : l'humanité ni le cosmos n'ont régularité ni ordre ; ils sont affolés et affolants, inintégrables à la pensée. » P.Nemo, p.90

Face à ce désordre affolant Job est contraint de rester éveillé ; le monde se dérobe mais Job ne peut s'effacer.

Il se trouve ainsi contraint de regarder Dieu et de savoir qu'il lui veut quelque chose, qu'il l'interpelle comme désir. Il n'est pas saugrenu d'affirmer que Job retrouve sa dignité quand il se saisit comme ek-sistence. Dès ce moment il peut s'affirmer :

« Quelle abomination, si je vous donnais raison !  
Jusqu'à ce que j'expire, je maintiendrai mon innocence.  
Je tiens à ma justice et ne la lâcherai pas. » (27/5-6)

Job c'est le surgissement de l'éthique.

Je ne sais s'il était pertinent, dans une approche de l'Autre méchant, de mettre en perspective Sade et Job.

Mais dans l'après-coup je me rends compte que je me suis désintéressé de cerner ce que pouvait être un Autre méchant pour me centrer sur la réponse du sujet à ce qui le

divise. Il est clair que pour Sade, derrière une mise en scène faite pour arracher à sa victime le cris d'une douleur insupportable, se construit la visée d'un pur sujet de plaisir, visée qui est une impasse, un impossible que le bourreau feint d'ignorer dans l'horreur de la succession des postures.

Mme De Mistival, évanouie sous la violence subie et réanimée : « Oh !ciel ! pourquoi me rappelle-t-on du sein des tombeaux ? Pourquoi me rendre aux horreurs de la vie ? » Un cri de désespoir qui entraîne la reprise des sévices.

Maintes fois Job en appelle à la mort pour que cesse son calvaire. Mais en face, l'Autre est absent, c'est le silence qui répond, rompu seulement par les exhortations maladroitement et malveillantes des amis.

Et Job affronte le chaos et le silence. Il effectue une traversée. On pourrait dire qu'il traverse la méchanceté, qui est un mot pour le monde qui lui est refusé. Au bout de cette traversée, il retrouvera Dieu, et un amour nouveau.

Je ne peux m'empêcher de citer Lacan dans le séminaire 11 : « Là seulement peut surgir la signification d'un amour sans limite, parce qu'il est hors des limites de la loi, où seulement il peut vivre. »

Jean-Marie Adam